

Oscar Gómez Mata s'en va chatouiller Borges

Théâtre

Le directeur de la Cie l'Alakran et son acolyte Juan Loriente ont survolté la scène de Saint-Gervais avec «Makers».

Évidemment, tout aurait dû se passer autrement. Sans l'intervention du virus, Oscar Gómez Mata aurait créé «Makers» en octobre dernier sur la scène du Centre Azkuna Alhóndiga, à Bilbao, où il achevait une année de résidence artistique. Les circonstances l'ont obligé à repousser à cette mi-avril la première du duo qu'il avait mûri sur place. Du coup, c'est dans sa ville adoptive de Genève, avant une création publique en novembre prochain, qu'un aréopage de «pros» ont eu, samedi dernier, le plaisir d'assister à un filage terminal. Des aléas calendaires tout à fait en phase avec le foisonnant propos d'une pièce largement préoccupée par le hasard, l'accident, l'anomalie et la face cachée des apparences.

Coécrits avec l'écrivain et physicien Augustín Fernandez Mallo ainsi qu'avec le trublion Rodrigo



CHRISTIAN LUTZ

Apparus en cyclistes, Oscar Gómez Mata et Juan Loriente se métamorphosent en clowns puis en fermiers shamaniques.

García, mentor des débuts espagnols de Gómez Mata et signataire de ses premiers jaillissements genevois sous l'égide de l'Alakran, les «Makers» font copieusement de l'œil au grand Argentin enterré au cimetière des Rois, Jorge Luis Borges. Plus précisément au récit alliant vers et prose qu'il rédigea en 1960, «El Hacedor» («The Maker» en anglais), qu'on peut lire en français sous le titre «L'auteur et autres textes» - ces allusions aux «faiseurs» renvoyant au mot écossais «makar», qui signifie

«poète». L'action principale de celui-ci ne consiste-t-elle pas en effet à révéler l'invisible, que ce soit en riant, en glosant ou... en pédalant?

Un lustre s'est écoulé depuis qu'Oscar Gómez Mata ne se soit distribué un rôle dans l'une de ses boules à facettes métaphysico-provocatrices. Dès l'instant où il débarque au 2^e sous-sol du Théâtre Saint-Gervais avec son complice Juan Loriente, tous deux attifés en cyclistes du Vélo club Genève, on mesure à nouveau

l'étendue du talent burlesque du metteur en scène «préretreint». Même son partenaire se plaint de cet excédent de charisme qui lui ferait presque de l'ombre.

Le constat se vérifie encore lorsque les deux lascars, vêtus désormais de combinaisons circassiennes, enchaînent littéralement les numéros de clowns sous leur parasol en fausse paille. Et encore quand, transformés en paysans shamaniques, ils creusent, ici, la sensualité d'une peinture de Sainte Lucie par le baroque Francesco Furini, là la vitesse de la lumière et le «rêve éternel du photon», ailleurs la soupe primordiale d'avant le big bang. Ce n'est peut-être qu'à la fin, où les compères se retrouvent le zizi à l'air pour nous démontrer que «ses idées, il vaut mieux se les mettre au cul», que l'on prend conscience qu'outre Borges, Godard ou Tati, le tandem rend surtout hommage à l'amitié qui le fonde. Et dans ce maelström de potacherie et de profondeur, rode alors le «parce que c'était lui, parce que c'était moi» de Montaigne et La Boétie... **Katja Berger**